

Frappes américaines IMMINENTES : l'Iran mobilise 420 000 soldats | Col. Daniel Davis

Daniel Davis participe pour la première fois afin de discuter des raisons pour lesquelles Trump se dirige rapidement vers un retour à la guerre avec l'Iran, tout en étant incapable d'aider l'Arabie saoudite dans sa propre guerre perdue au Yémen. Nous abordons ce sujet et bien d'autres dans une analyse complète de la situation géopolitique au Moyen-Orient et au-delà. Le lieutenant-colonel Daniel Davis est un vétéran de combat à quatre reprises et l'animateur de la chaîne YouTube Daniel Davis Deep Dive. Suivez Daniel Davis : <https://www.youtube.com/@UCWDN5zr5ttctoIAhZW6tcQ> Abonnez-vous pour davantage d'analyses géopolitiques approfondies ! Laissez vos réflexions dans les commentaires ci-dessous ! Soutenez la chaîne : Patreon : <https://www.patreon.com/dannyhaiphong> ABONNEZ-VOUS SUR RUMBLE : Rumble : <https://rumble.com/c/DannyHaiphong> Suivez-moi sur les réseaux sociaux : Twitter : <https://twitter.com/DannyHaiphong> Telegram : <https://t.me/DannyHaiphong> Soutenez la chaîne par d'autres moyens : <https://www.buymeacoffee.com/dannyhaiphong> Substack : chroniclesofhaiphong.substack.com Cashapp : \$Dhaiphong Venmo : @dannyH2020 Paypal : <https://paypal.me/spiritofho> #iranwar #trump #china #yemen #usmilitary

#Danny

Bienvenue à tous. Bienvenue de retour dans l'émission. Comme vous pouvez le voir, j'ai l'honneur de recevoir pour la première fois le lieutenant-colonel à la retraite Daniel Davis, de « Daniel Davis' Deep Dive », pour faire le point sur les derniers développements. Nous parlons d'une situation très confuse en ce moment, et je pense qu'elle est très alarmante, Daniel. L'armée iranienne a massé quatre cent vingt mille soldats sur le littoral de sa frontière sud, en réponse à ce qu'elle considère comme des menaces d'une possible opération terrestre américaine. Cela intervient alors que des alertes ont été diffusées au Moyen-Orient tout au long de la semaine. Elles avertissent le département d'État et les ambassades partout d'une possible escalade. L'Iran a déclaré être également disposé et capable d'essayer de nouvelles armes, tandis que Donald Trump évalue plusieurs options : soit, je cite, « anéantir l'Iran », le laisser « pourrir économiquement », ou conclure un accord.

Et cela arrive alors que les États-Unis étaient à un cheveu d'ouvrir directement un autre front. Nous savons que les États-Unis soutiennent militairement l'Arabie saoudite depuis des années et des années. Mais selon le New York Times, ce week-end, Trump se serait d'abord opposé à une intervention au Yémen, avant de s'entretenir avec MBS. Il préparait des frappes pour ce week-end. Il a de nouveau fait marche arrière dimanche, hier, avant le début de l'opération. Et ce, alors même que les listes de cibles avaient été approuvées et que des avions américains étaient en cours d'armement. Alors, Daniel, que se passe-t-il ? Les États-Unis... On n'a pas vraiment l'impression d'être

tirés d'affaire concernant une escalade américaine sur tous ces fronts, et en particulier avec l'Iran. Que pensez-vous de la possibilité d'une nouvelle frappe américaine, voire d'une tentative d'invasion terrestre, à ce moment très particulier et difficile de la guerre ?

#Daniel Davis

Commençons par le problème des Houthis. C'est le plus insensé de tous. Je ne comprends pas pourquoi qui que ce soit dans l'administration Trump, ou au Pentagone, pourrait penser que c'est une bonne idée, au point même de préparer des frappes. Nous avons pourtant dix ans d'expérience directe qui montrent qu'on n'arrive pas à mettre les Houthis à genoux. Nous avons essayé de les bombarder. L'administration Obama a tenté d'aider l'Arabie saoudite dans sa guerre, avec sa version des Yéménites de son côté, contre Ansar Allah de l'autre. Pendant toutes ces années, ils n'ont pas réussi à les soumettre par les bombardements. Et pourtant, ils les ont beaucoup bombardés. Ils ont détruit de nombreuses cibles. Mais ils ne les ont jamais fait plier.

Ils n'ont jamais provoqué l'effondrement du régime politique, ni forcé qui que ce soit à capituler, et cetera. Ils ne l'ont jamais fait. Ils ont complètement échoué, et cela leur a coûté très cher au passage. Puis le président Biden se mêle de l'affaire pendant l'élection de deux mille vingt, je suppose. Point final. Lorsque Ansar Allah a commencé à intercepter des navires liés à Israël en mer Rouge, en raison de ses attaques contre le Hamas dans la bande de Gaza, cela n'a pas marché non plus. Le président Trump a essayé la même chose en deux mille vingt-cinq. Le New York Times a publié un article disant : écoutez, ils ont dépensé au total environ sept milliards de dollars pour n'arriver à rien. Et maintenant, tout à coup, voilà Israël.

L'Arabie saoudite, encore une fois, de manière totalement inexplicable, dit : « Hé, vous savez, on était plus ou moins dans une période de quasi-cessez-le-feu avec Ansar Allah depuis deux mille vingt-trois. » Et tout à coup, ils décident : « Vous savez quoi ? On va employer la force militaire, et on va frapper leur aéroport à Sanaa », au moment des funérailles du guide suprême, alors qu'une délégation de Sanaa devait s'y rendre. Et c'est à ce moment-là qu'ils choisissent de commencer à tirer. Ça a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase pour Ansar Allah. Ils ont dit : « D'accord, très bien, on va commencer à tirer. » L'Arabie saoudite ne peut pas se défendre. Quelle surprise. Toute cette expérience vient de nous montrer qu'on ne peut pas nous défendre contre Israël.

Je suis désolé, contre l'Iran. Et maintenant, vous voulez dire : voilà, on va reprendre certains des mêmes missiles, frapper certaines des mêmes cibles, en utilisant la même défense. Et d'ailleurs, ça n'a pas marché là-bas non plus. Alors pourquoi le président Trump voudrait-il dire : « Hé, Ben, je parie que ce serait une super idée de se joindre encore une fois à l'Arabie saoudite et de frapper des cibles d'Ansar Allah au Yémen. » Tout ce que ça va faire, c'est remuer un peu ce nid de frelons. Et ensuite, ils vont commencer à prendre nos cibles en compte — ou à frapper nos cibles. Et ils ont très clairement dit : « Écoutez, c'est un conflit entre nous et l'Arabie saoudite. » Et d'ailleurs, toute cette idée selon laquelle ils seraient un relais de l'Iran est complètement fausse.

C'est tout simplement une mauvaise lecture de la situation. Ils ont des intérêts communs sur certains points, mais ce sont deux entités distinctes, avec leurs propres intérêts. Et c'est pour ça qu'on a vu Ansar Allah ne pas s'impliquer lorsque l'Iran a été attaqué pour la première fois, en deux mille vingt-cinq. Lors de cette première attaque, vous savez, pendant les six premiers mois de tout ça, ils ne sont pas intervenus. Ils ne se sont impliqués qu'après avoir été attaqués par l'Arabie saoudite. Et là, ils sont intervenus pour leurs propres raisons, c'est-à-dire pour mettre fin au blocus de l'Arabie saoudite. Si nous nous impliquons maintenant, ils ont clairement dit que tant que les États-Unis restent en dehors de ça, ils resteront à l'écart des États-Unis. Ils ne les attaqueront pas.

Mais si les États-Unis choisissent de s'impliquer ici, alors nous choisirons de riposter contre vous en retour. Donc, je ne sais pas pourquoi nous voudrions nous attirer ce nid de frelons, parce que vous n'allez pas les bombarder jusqu'à les soumettre. Et ce, pour beaucoup des mêmes raisons pour lesquelles nous ne pouvons pas non plus bombarder l'Iran jusqu'à le soumettre. De leur côté, c'est un pays beaucoup plus petit, mais pas petit à proprement parler. Ils ont des montagnes sous lesquelles se trouvent des installations. Ils ont leur propre version de villes de missiles, que nous ne pouvons pas bombarder. Nous essayons depuis des années, et nous n'avons pas réussi. Nous ne réussirions pas davantage à l'avenir, ici non plus. C'est donc l'une de mes plus grandes critiques : pourquoi avons-nous même envisagé cette idée ? Et Dieu merci, le président Trump ne l'a pas fait. Mais enfin, je pense simplement que, pour le moment, nous sommes en sécurité.

Mais je ne pense pas qu'on soit sorti d'affaire, parce que le président Trump est tellement imprévisible. Donc, je veux dire, tout ce qu'on peut dire — si on est honnêtes — c'est qu'il a de vrais problèmes de déclin cognitif. Son processus de décision et ses calculs sont tout simplement défailnants, même selon les critères qu'il fixait lui-même auparavant. En ce moment, il est complètement hors de contrôle. Alors, on ne sait jamais ce qu'il va faire, d'un moment à l'autre. On aurait dit qu'il allait lancer une attaque ce week-end. Cela a failli arriver, il y a quoi, un mois environ, en Iran, quand on avait l'impression qu'il était sur le point de lancer la plus grande frappe depuis la Seconde Guerre mondiale, et tout ça. Ce qui, là encore, n'aurait rien accompli. Cela nous aurait davantage exposés aux tirs iraniens dans la région.

Et tout cela reste vrai. Vous avez évoqué la question de l'Iran qui déplace des troupes vers la frontière. Ce qui m'inquiète, ce n'est pas qu'ils disent, en gros : « Hé, on déplace des troupes au cas où l'Amérique lancerait une offensive terrestre. » Parce qu'au maximum, nous avons peut-être dix mille soldats au sol dans la région, qui puissent réellement faire quoi que ce soit sur le terrain. Et il s'agit d'un mélange de, je crois, la quatre-vingt-deuxième division aéroportée, de quelques Marines, et cetera, qui peuvent être acheminés en hélicoptère depuis un certain endroit, ou débarqués par assaut aérien, ou quelque chose comme ça. Mais tout ce que vous pouvez faire, c'est prendre une cible ponctuelle. Vous pouvez peut-être prendre l'île de Kharg, et peut-être l'île de Qeshm, dans le détroit d'Ormuz.

C'est à peu près tout. Ce qui m'inquiète davantage, c'est la possibilité que l'Iran fasse de la posture avant de s'emparer de territoires là-bas. Ils pourraient envisager d'avancer, même vers le Koweït ou

ailleurs, avec certaines de ces unités des Forces de mobilisation populaire en Irak qui pourraient éventuellement les rejoindre sur place. Je ne sais pas. Mais dire que l'Iran ne ferait jamais rien sur le terrain, c'est une hypothèse dangereuse. Parce que je pense qu'ils pourraient le faire. Et je pense qu'ils voient ce que les Houthis ont fait. Ils ont avancé sur le terrain dans des zones où tout le monde pensait qu'ils n'en seraient pas capables, y compris dans certaines zones du Yémen soutenues par l'Arabie saoudite.

Et qui sait s'ils vont continuer à aller encore plus loin. Mais ils en ont clairement les moyens. Ils ont la capacité de le faire avec leurs forces terrestres. Et la puissance aérienne, à elle seule, ne les arrêtera pas. Il faut avoir quelqu'un au sol. Je ne pense pas qu'il y ait suffisamment de troupes au sol. Je ne sais pas si l'Iran va faire cela, mais je peux vous dire que, d'un point de vue militaire, c'est une menace. C'est un risque qu'il vaut mieux prendre au sérieux. Sinon, un jour, vous pourriez vous retrouver face à quelque chose comme le deux août mille neuf cent quatre-vingt-dix, quand Saddam Hussein est entré au Koweït. La même chose pourrait se reproduire, simplement depuis une direction légèrement différente.

#Danny

Oui, et compte tenu aussi de ce que nous avons vu de l'Iran, peut-être face à une force bien plus stable et plus puissante, comme l'Iran s'est montré capable de l'être — ce dont Saddam, nous le savons maintenant, n'était pas capable. Colonel, laissez-moi vous poser cette question. L'Iran a placé ses forces armées en état d'alerte maximale. Depuis que les États-Unis ont lancé toutes ces alertes de sécurité, ils disent chaque jour, depuis quelques jours, que si les États-Unis frappent, ils peuvent étendre la zone géographique de cette guerre, n'est-ce pas ? L'Iran pense-t-il qu'une nouvelle frappe est imminente ? Et si c'est le cas, est-ce que cela donne alors à l'Iran une raison de faire exactement ce que vous venez de dire, c'est-à-dire étendre la zone géographique du conflit, et peut-être même prendre part à ce type d'opérations ? Je suis certaine qu'ils s'y préparent, étant donné qu'ils répètent qu'ils ont encore toutes sortes de cartes à jouer.

#Daniel Davis

Oui, j'ai parlé à plusieurs sources iraniennes. Elles disent qu'elles se sont simplement mises dans l'idée que, oui, cela va forcément arriver. Donc, elles se préparent mentalement. Elles se préparent physiquement. Elles envisagent toute une série de choses qu'elles peuvent faire. Parce qu'elles disent s'attendre à ce que cela se produise, à cause des déclarations que le président Trump ne cesse de faire. Ces derniers jours, il a été ici et, je crois, a répété ce matin, si je ne me trompe pas : « J'ai de grandes décisions à prendre. » Et je pense que le fait qu'il doive s'exprimer aux Nations unies mardi, demain, que le président iranien parlera mercredi, puis que Netanyahu prendra la parole jeudi...

Alors, j' imagine que le président Trump et Israël ne feraient probablement rien pendant ces trois jours, parce qu'ils voudront avoir leur moment sous les projecteurs pour dire tout ce qu'ils veulent

dire. Après ça, la situation commence à devenir assez délicate. Parce que le président Trump a dit auparavant, quoi, il y a une semaine environ, que tout cela serait terminé d'ici les élections de mi-mandat. Peu après, presque immédiatement après, je crois que c'est le terme qu'il a employé, ce serait terminé. Et il continue d'employer des mots qui donnent l'impression qu'il envisage l'usage d'armes nucléaires. Vous l'avez mentionné dans votre introduction : le week-end dernier, il a dit qu'il avait trois options différentes, dont l'une consistait à détruire complètement l'Iran. Et, bien sûr, il n'est pas possible de détruire complètement l'Iran avec des armes conventionnelles.

Nous avons déjà démontré que lancer des milliers, voire des dizaines de milliers de frappes au total, ne suffit pas à mettre le pays à genoux, même avec des armes conventionnelles. Nous n'avons donc pas tant de munitions que ça, du moins pas à longue portée. Donc, vous n'allez pas y parvenir de cette manière. Cela mène naturellement à la conclusion suivante : est-ce que vous parlez d'armes nucléaires ? Et les Iraniens ont dit ouvertement, à plusieurs reprises, encore ce week-end : si vous commencez à frapper ce genre de cibles importantes sur notre territoire, nous n'aurons plus aucune retenue. Et jusqu'ici, ils ont fait preuve de beaucoup de retenue. Nous avons frappé des cibles civiles, et eux ont frappé des cibles militaires. Parfois, ils ont pris l'initiative.

Ils ont frappé des cibles militaires américaines. Ensuite, les États-Unis ont riposté en frappant des cibles civiles, ainsi que des pétroliers civils. Or, c'est censé être un crime de guerre. Nous ne sommes pas censés pouvoir faire ça. Je trouve assez irrationnel qu'on ne s'en soit pas pris à des cibles militaires. Je ne sais pas pourquoi. Si quelqu'un utilise sa puissance militaire pour frapper votre camp, vous voudriez neutraliser ses capacités militaires, ou ce qui a lancé cette attaque. Mais à la place, on s'en prend à des cibles civiles. Donc, pour moi, ça n'a vraiment aucun sens. Mais cela convainc aussi les Iraniens qu'ils n'ont aucune raison rationnelle de se retirer ou de se retenir dans le choix de leurs cibles. Alors maintenant, ils disent : si vous nous attaquez de nouveau, surtout s'il s'agit d'une frappe majeure, nous allons frapper fort contre vous.

Et ils ont parlé non seulement de cibles militaires, mais aussi de cibles énergétiques et de cibles civiles, comme des banques, des entreprises, Yahoo, et d'autres types de cibles civiles dans la région. Ils parlent d'intérêts américains. Donc, ils disent : vous nous frappez par une guerre économique, avec des sanctions ou autre chose. Nous n'avons pas les moyens d'imposer des sanctions, mais nous pouvons mener une guerre économique par d'autres moyens, et nous viserons vos entreprises dans la région. Vous en avez beaucoup, surtout à Abou Dabi et à Dubaï, ainsi que dans d'autres grandes villes. Il y a beaucoup de cibles très lucratives, implantées par des Américains ou associées à des Américains, qu'ils pourraient venir frapper. Et, littéralement, nous ne pourrions rien faire pour l'empêcher.

Donc, si nous décidons, stupidement, de retomber dans ce piège, nous ne pourrions rien accomplir sur le plan militaire. Nous ne les mettrons pas à genoux. En revanche, nous pourrions ouvrir une nouvelle boîte de Pandore. Comme si celle que nous avons ouverte le vingt-huit février n'était pas déjà assez grave. Nous pourrions littéralement en ouvrir une autre, qui serait catastrophique pour les intérêts nationaux des États-Unis, pour leur sécurité nationale et pour l'économie mondiale. Car,

aussi grave que la situation ait été jusqu'ici, nous continuons tout de même à en faire sortir certaines choses, dans une certaine mesure. Mais ce n'est toujours pas suffisant. Et cela commence à devenir un problème mondial pour le carburant diesel et le carburant aviation. Si nous le faisons, cela ne ferait qu'aggraver la situation de manière incommensurable, et pour bien plus longtemps.

#Danny

Ce sont d'excellents points. Et maintenant, j'aimerais vous demander votre expertise sur le comment. Si les États-Unis passent réellement à l'action, comment cela se ferait-il ? L'Iran vient de déclarer avoir repoussé les forces militaires américaines, ou l'arsenal militaire américain, jusqu'à les concentrer, en quelque sorte, le long de la frontière entre la Jordanie et Israël. Ils disent que les États-Unis sont presque piégés là-bas, en raison des opérations menées avec succès par l'Iran ces derniers mois. Est-ce que cela signifie que les États-Unis vont devoir lancer une campagne aérienne depuis la Jordanie, en progressant jusqu'à l'Iran, pour poursuivre ces frappes ? Et que pensez-vous de l'état des forces armées américaines dans la région, compte tenu de tout ce qui s'est passé, et du fait que, oui, Trump et les États-Unis jouent ce qui semble être un jeu très confus et, faute de meilleur terme, complètement dispersé et chaotique ? Oui, il ne fait aucun doute que c'est le cas.

#Daniel Davis

C'est simplement marqué par... enfin, par l'irrésolution, en réalité. Parce qu'il n'y a pas de stratégie. Dès le départ, il n'y a jamais eu d'objectif militaire atteignable. La guerre est censée être la prolongation de la politique par d'autres moyens, n'est-ce pas ? La fameuse formule de Clausewitz. Et c'est vrai. C'est évidemment le cas, parce qu'on utilise la puissance militaire pour obtenir un résultat politique, n'est-ce pas ? La conquête d'un autre pays, la suppression d'une capacité, d'une menace qui s'oppose à vous, quelque chose comme ça. Et vous ne pouvez pas y parvenir par d'autres moyens. Vous en discutez avec eux, vous imposez des sanctions, peu importe. Puis vous estimez que ça n'a pas marché, vous vous sentez suffisamment menacé, et vous allez donc utiliser la puissance militaire pour contraindre de cette manière.

C'est un peu ça, le concept. Nous n'avons pas ce temps-là. Parce que si vous voulez atteindre un objectif, qu'il soit politique ou lié à la sécurité nationale, vous devez d'abord vous dire : d'accord, je n'aime pas le comportement X de ce pays, quel qu'il soit. Ce pays existe. Il pourrait, théoriquement, avoir une arme nucléaire un jour. Alors vous vous dites : d'accord, mon objectif serait de m'assurer qu'il ne puisse jamais l'avoir. Je veux dire, faire en sorte que ce ne soit même pas possible. Que ce ne soit pas une décision qu'il puisse prendre ou non, mais qu'il n'ait tout simplement pas cette possibilité. Donc, pour y parvenir, je dois être capable de détruire sa capacité à se défendre, afin que ce pays soit exposé à une destruction de notre part.

Pour y parvenir, il faudrait s'en prendre à toutes ces chaînes de montagnes qui traversent l'Iran, jusque dans ses profondeurs. C'est un pays aussi vaste que la majeure partie de l'Europe occidentale. Il faudrait pouvoir pénétrer ces montagnes de granit, parfois à plusieurs centaines de

mètres sous terre, et tout neutraliser, pour qu'ils ne puissent plus fabriquer de missiles, lancer de missiles, ni fabriquer ou lancer des drones à longue portée. Si vous pouvez neutraliser tout cela, puis détruire aussi les Gardiens de la révolution, afin qu'ils n'aient plus aucune capacité de projeter leur puissance au sol, où que ce soit, il faudrait aller jusqu'au bout et s'occuper de chaque élément. Sinon, c'est insensé de commencer quelque chose qu'on ne peut pas terminer. Car si vous attaquez ces cibles sans parvenir à les neutraliser, vous aurez déclenché une guerre que vous ne pourrez pas finir.

Tout cela devrait déjà vous traverser l'esprit avant même que vous preniez une décision, et encore plus avant de lancer le moindre missile. Rien n'indique que tout cela ait été fait. Ou alors, peut-être que ce n'est pas tout à fait exact. J'ai parlé à des gens qui étaient dans la salle, dans certains cas. Ils m'ont dit que ces points avaient été soulevés. Que les services de renseignement avaient dit au président que cette opération avait peu de chances de réussir. Que les militaires avaient dit au président Trump que c'était un objectif impossible à atteindre. Et pourtant, il a quand même lancé l'opération. Il leur a quand même donné l'ordre. Ils ont salué et ont dit : « Oui, monsieur, bien reçu. On se met en route, et on va le faire. » Et cela a échoué, de la manière la plus prévisible qui soit. Je n'étais pas dans la salle. Je n'ai pas accès à des informations classifiées. J'ai simplement regardé la géographie. Je connais les affaires militaires. J'ai moi-même une expérience du combat. Et j'ai écrit, et j'ai affirmé très clairement dans notre émission, à tout le monde, ce qui se passerait si nous lancions cette guerre. Vous ne pouvez pas réussir.

C'était donc clair pour Donald. Par conséquent, essayer quand même, c'était quasiment intégrer d'avance, et garantir, un échec stratégique. Et c'est exactement ce que nous avons fait. Alors maintenant que nous avons perdu plus d'une vingtaine de soldats, on ne sait toujours pas clairement combien ont réellement été tués, parce que nous avons caché cette information. Nous approchons probablement des neuf cents, peut-être même du millier, de blessés au combat au total, de différentes natures. Là non plus, ils ne sont pas très clairs. C'est énorme. Vingt bases ont été endommagées ou détruites, et nous avons été chassés de la plupart d'entre elles. Et maintenant, comme vous le dites, nous sommes en quelque sorte retranchés en Jordanie et en Israël. Nous avons donc été comprimés dans ces petites zones, et nous avons perdu plus de quarante appareils au total dans cette affaire.

Et quels que soient les dizaines de milliards de dollars gaspillés, nous perdons quelque part entre deux et trois milliards de dollars par mois dans cette affaire qui s'enlise et n'aboutit à rien. Et nous voilà coincés. Ce n'est que le coût de tout ça. Oubliez ça. Enfin, maintenant, il faut aussi ajouter ce qui se passe dans le détroit d'Ormuz. Cela s'est étendu à l'Arabie saoudite et aux Houthis, les Ansar Allah, dans le détroit de Bab el-Mandeb. Cela crée encore davantage de problèmes. Tout cela à cause de la boîte de Pandore que nous avons ouverte le vingt-huit février de cette année. Et maintenant, où cela peut-il mener ? Que pouvez-vous faire ? Vous aviez une porte de sortie.

Aussi désastreux que cela ait été, au moins, le dix-sept juin, vous aviez une porte de sortie. Vous l'avez signée de vos propres doigts, président Trump, avec le protocole d'accord. Et vous auriez pu

simplement vous en aller à ce moment-là. Tout ce que vous aviez à faire, c'était respecter les conditions sur lesquelles nous nous étions accordés. Aussi laides qu'elles aient été, les gens se seraient plaints, peu importe. Mais vous auriez pu dire : « Oui, mais on les a fait reculer de vingt ans », et bla bla bla. L'argument était là, les dégâts étaient réels, et nous aurions pu simplement partir. Et maintenant, le détroit d'Ormuz serait ouvert, ou du moins relativement proche de ce qu'il était avant la guerre. Une grande partie des dégâts... il faudra des années pour s'en remettre.

Mais, dans une large mesure, beaucoup de choses auraient pu être ouvertes. Mais au lieu de ça, en quelques jours, Danny, en quelques jours, le président Trump est revenu sur les conditions et n'a pas respecté les plus importantes pour l'Iran. Premier point : la guerre devait cesser, au Hezbollah, puis sur tous les fronts. Et ensuite, le cinquième point : le détroit d'Ormuz devait rester sous le contrôle de la partie iranienne pendant toute la durée de cette période. Et le président Trump dit : « Non, vous savez quoi ? Voilà ce qu'on va faire. On va ajouter un corridor au sud, qui ne figure pas dans les conditions, et on va commencer à y faire passer des navires. » Et lorsque l'Iran met en garde contre cela, on l'ignore.

Ils vont les envoyer. Et puis l'Iran les a pris pour cible, je crois, dans les quarante-huit heures, ce qu'il avait le droit de faire selon les termes de l'accord, parce qu'il avait autorité sur le transit. Et ensuite, bien sûr, on a entamé une nouvelle escalade de représailles pendant treize jours. Et nous voilà de nouveau au même point. Alors, on va où, maintenant ? Le président Trump, vous l'avez mentionné ce week-end, a dit : soit détruire l'Iran, soit le faire pourrir économiquement, soit conclure un accord. Mais quel accord ? De quoi parle-t-on ? Vous aviez déjà un accord. Vous l'avez signé. Puis vous vous en êtes retirés. Donc il n'y a pas d'accord. Et il n'y aura aucun accord à conclure, parce qu'on est incapables de respecter les accords. On ne peut rien faire de ce sur quoi on s'engage, alors personne ne va écouter ça.

Donc, vous pouvez écarter cette option. Ensuite, soit c'est l'asphyxie économique, soit détruire l'Iran. D'accord, sur le plan économique, vous pouvez leur faire du mal. Ce blocus que nous leur imposons, ces sanctions économiques, causent réellement beaucoup de dégâts à l'Iran, cela ne fait aucun doute. L'Iran le reconnaît ouvertement. On le voit sur le terrain. Mais ils peuvent survivre à cela, parce qu'il s'agit d'une menace existentielle. Ils l'ont déjà fait pendant les huit années de la guerre Iran-Irak. Ils l'ont fait pendant toute la période de pression maximale exercée par le président Trump, et face à tout ce qui s'est passé depuis. Ils ont appris à survivre, à se débrouiller, à souffrir et à endurer, parce qu'ils savent qu'ils n'ont pas le choix. Alors, vous ne les affamerez pas jusqu'à les faire céder.

Maintenir ce blocus va finir par nous affamer et par provoquer une asphyxie économique, à cause des engrais, de l'hélium, du diesel, du carburant aviation, et ainsi de suite. Le gaz, le gaz naturel, le pétrole brut, tout ça. Même dans les meilleurs jours, cela ne représente qu'une fraction de ce qu'on avait avant la guerre, alors que l'économie mondiale en a besoin. Nos réserves stratégiques de pétrole, qui ont atténué une partie des problèmes depuis février, atteignent un niveau dangereusement bas. La Chine utilise désormais moins ses propres réserves stratégiques de pétrole,

ce qui signifie que sa consommation commence à repartir à la hausse. Et l'offre ne suffit tout simplement pas à suivre. Donc, on ne peut pas faire ça non plus. Et on ne peut pas faire l'autre non plus.

Comme je l'ai déjà expliqué, on ne peut pas les bombarder jusqu'à les soumettre, parce que ça n'existe pas. Ce n'est pas possible. Il ne vous reste plus rien en main. Il n'y a plus de doigts à compter, parce qu'on a déjà épuisé toutes les options. Alors, que va faire le président Trump ? Est-ce qu'il va simplement se dire : « Bon, je vais quand même réessayer la première option », comme il l'a fait en février, contre tous les avis rationnels ? C'est ce que je crains. Sauf que cette fois, Danny, les conséquences pourraient être profondément plus graves. Parce que l'Iran va presque certainement faire ce qu'il a dit qu'il ferait en représailles. Si nous frappons ces cibles, ils frapperont ces autres cibles. Et cela provoquera des dommages économiques durables, impossibles à surmonter. À ce stade-là, on ne pourra pas simplement s'en aller. C'est ce que je crains.

#Danny

Oui, et quelles en seraient alors les conséquences ? Vous avez dit — et je suis d'accord avec vous à cent pour cent — que cette idée d'un accord, alors qu'un accord est déjà sur la table, est presque insultante. Surtout pour les gens aux États-Unis, pour les Américains, à qui l'on dit : « Oh, il pourrait y avoir un accord, mais regardez, nous avons ces autres options plus menaçantes. Cela dit, il pourrait aussi y avoir un accord. » C'est presque insultant pour nous tous. Mais je me demande quel serait l'impact, aujourd'hui, sur l'armée américaine. Car les pénuries de munitions et tout cela sont désormais de notoriété publique. On en parle ouvertement dans les grands médias occidentaux. Qu'est-ce que cela annoncerait pour l'armée américaine si elle continue, avec l'amiral Cooper du CENTCOM, à sembler privilégier ce type d'action militaire ? Qu'est-ce que cela signifierait pour l'armée américaine à l'avenir ? Cela ne semble pas être une bonne option. Mais c'en est une que, comme vous l'avez dit, des forces importantes à Washington envisagent manifestement. Oui.

#Daniel Davis

Nous pourrions attaquer l'Iran à nouveau, sans aucune difficulté. Aucun problème. Nous pourrions le faire. Il nous reste encore beaucoup d'armes de frappe à longue portée. Nous disposons toujours de capacités aériennes dans la région, basées à terre comme en mer. Et nous pourrions infliger toutes sortes de destructions à l'Iran. Cela ne fait aucun doute. Mais à quel prix ? Et quel en serait le résultat ? C'est là votre question. Nous savons déjà que nous épuiserions une part énorme de nos principaux systèmes d'armes. Je parle du système THAAD, des intercepteurs à longue portée, des intercepteurs PAC-trois, des missiles de croisière Tomahawk à longue portée et des missiles de croisière JASSM à longue portée.

Ce sont celles qui comptent le plus, offensivement comme défensivement, dans notre arsenal. Et nous en avons déjà consommé des quantités énormes. Si nous revenons à une guerre à grande échelle, comme celle que nous avons menée pendant les quarante premiers jours, nous pouvons

littéralement épuiser tout le reste de nos stocks nationaux de munitions, et ainsi de suite. Tout y passerait. Il ne vous resterait alors que d'autres moyens, comme certaines de ces bombes de petit diamètre, comme ils les appellent, et plusieurs autres catégories de munitions efficaces. Mais elles ont leurs limites et leurs contraintes.

Ils ne sont pas aussi efficaces que certains de ces JASSM et que les Tomahawk, surtout pour les opérations offensives. Il faut s'approcher davantage de la cible pour pouvoir les utiliser. Il faut les lancer depuis les avions de combat dont nous disposons : des F-35, des F-22, des F-16, et ainsi de suite. Il faut donc se rapprocher de la cible pour les larguer, parce que leur portée est plus courte. Cela permet à l'autre camp d'intercepter plus facilement vos avions. Vous devez faire décoller ces appareils depuis des bases plus éloignées, parce que l'ennemi a des capacités assez considérables pour frapper vos aérodromes et d'autres types d'installations portuaires. Vous devez donc partir de plus loin. Et cela signifie qu'il faut avoir en permanence ces avions ravitailleurs en vol.

Et, bien sûr, ils représentent une menace constante. Et même si, d'une manière ou d'une autre, vous parvenez à éviter qu'ils soient abattus, vous épuisez la durée de vie de ces cellules d'avion en les faisant voler bien plus longtemps que ce pour quoi elles ont été conçues. Vous épuisez aussi vos équipages. Et nous avons déjà vu ce qui est arrivé à l'équipage de l'Abraham Lincoln, ainsi qu'à une partie de celui de l'USS Boxer — ce qui a reçu moins de couverture médiatique. Certains de mes amis ont été contactés par des membres de familles. Ils ont des difficultés. J'ai parlé à des membres des familles de certains de nos personnels de l'Air Force déployés. Eux aussi rencontrent déjà des difficultés.

Et une partie de la raison, ce n'est pas seulement l'usure terrible que vous imposez aux troupes. C'est aussi parce qu'ils le savent, Danny. Ils savent ce que je vous dis. Il n'y a aucun objectif militairement atteignable. Alors, subir tout ça, être soumis à une pression aussi intense, voir certains de vos camarades mourir, d'autres être blessés, sans jamais savoir si vous serez le prochain touché par un missile, tout ça pour quelque chose dont vous savez que ça ne sert à rien... ça épuise profondément le moral et la vitalité de nos troupes. Et cela vide aussi les stocks matériels pour quelque chose qui n'a même aucune importance pour la sécurité nationale américaine. Ça ne signifie rien. En épuisant toutes ces ressources et en affaiblissant vos capacités de sécurité nationale, vous mettez en danger des endroits où cela pourrait compter, ailleurs.

Que Dieu nous vienne en aide s'il se passe quoi que ce soit dans l'Indo-Pacifique. Que Dieu nous vienne en aide s'il arrive quoi que ce soit en Europe avec la Russie, parce que nous ne serons pas en mesure d'y déployer des forces suffisantes. Ou si quelqu'un attaque notre territoire, par exemple. Nous serons vraiment dans une situation très difficile, parce que nous n'aurons pas assez de capacités de défense aérienne pour nos propres besoins. Nous n'aurons pas non plus assez de capacités offensives pour nous en prendre à un adversaire qui, probablement, accumule toutes sortes de moyens en voyant à quel point nous sommes faibles. En plus, cela montre très clairement

notre façon de combattre, nos points forts, nos faiblesses, et les vulnérabilités dont les gens n'avaient pas connaissance. Et bien sûr, il y a aussi la question des drones, dont je n'ai même pas encore parlé.

Nous avons des années de retard sur la Russie et l'Ukraine, qui ont montré ce qu'est la guerre moderne aujourd'hui. La Russie n'est pas en retard. La Chine non plus. Je parie que d'autres pays, probablement la Corée du Nord, ont très bien compris tout cela. Ils ont envoyé des troupes combattre dans certains de ces conflits. Et bien sûr, l'an dernier, apparemment, il y en avait entre quarante et cinquante mille qui pourraient revenir rejoindre la Russie en ce moment même. Ils élargissent donc leur vivier de chefs ayant une expérience du combat, puis les renvoient chez eux. Cela rend leur pays bien plus capable. Nous, à l'inverse, nous épuisons les nôtres et nous les affaiblissons. La Chine se renforce. La Corée du Nord se renforce. La Russie se renforce. Sur le plan militaire, nous nous affaiblissons.

#Danny

Oui, ce sont d'excellents points. J'aimerais avoir votre réaction : pensez-vous que cette guerre est en train de devenir une guerre sans fin ? Scott Bessent vient de déclarer aux médias qu'il ne peut pas nous dire combien de temps cette guerre va durer. Ni à vous, ni à moi, ni à aucun d'entre nous. Qu'en pensez-vous ? Il y a eu quelques discussions à ce sujet. Je sais que vous connaissez très bien ce qu'on appelait autrefois la guerre sans fin en Afghanistan. Puis, ce n'en a plus été une. Elle s'est terminée de manière assez spectaculaire, et très mal pour les États-Unis. Que pensez-vous de cette idée d'une guerre sans fin contre l'Iran, et des déclarations de Scott Bessent ?

#Daniel Davis

Eh bien, le président Trump lui-même aime relativiser cela en disant : « Oh, vous savez, regardez combien de temps a duré le Vietnam. Ça a duré, enfin, peu importe, dix ans. » Il a dit que ça avait duré bien plus longtemps que ça, mais peu importe, restons sur dix ans. Il a dit : « Regardez combien de temps ça a duré. Regardez combien de pertes nous avons eues là-bas. Ça ne dure que depuis sept mois, donc ce n'est clairement pas une guerre sans fin. L'Afghanistan a duré vingt ans, alors ça, ce n'est rien, mec. » Donc, en fait, lorsqu'on lui a demandé si l'Abraham Lincoln avait été déployé trop longtemps, sa réponse a été : « Oh, il n'a pas été déployé assez longtemps, pas du tout. On peut faire ça pour toujours », a déclaré le secrétaire à la Guerre, Pete Hegseth. « On peut faire ça indéfiniment. » Autrement dit, il dit clairement : oui, on peut mener une guerre sans fin. La question ne sera pas : combien de temps encore pouvons-nous continuer ?

Parce qu'au moins, avec la guerre en Afghanistan, ça s'est transformé en une sorte de conflit de basse intensité, qui s'autoalimentait et qu'on pouvait mener pendant longtemps. Le niveau des pertes était relativement faible, quelque chose que nos forces pouvaient supporter. La nature des cibles ennemies était peu exigeante. On n'avait pas besoin d'utiliser des JASSM. On n'avait pas besoin d'utiliser des missiles intercepteurs de défense aérienne. On n'avait pas besoin de faire ce

genre de choses. En gros, il fallait juste espérer ne pas se faire exploser sur la route, ou ne pas se prendre une roquette en pleine figure, ou quelque chose comme ça. Parce que les talibans avaient quelques roquettes de faible puissance, ou bien c'étaient des bombes artisanales en bord de route. C'était à peu près tout ce dont on devait se soucier. C'était pareil en Irak, à cette époque-là. Enfin, pendant les huit premières années de l'insurrection qu'on a dû combattre, et ainsi de suite. On affrontait des types équipés de roquettes et de bombes artisanales en bord de route.

Ce n'est pas le cas aujourd'hui. On le voit très clairement avec l'Iran, et maintenant avec Ansar Allah. Ils disposent d'une capacité importante de défense aérienne, ou plutôt d'une capacité importante d'attaque aérienne. Leur capacité de défense aérienne est limitée, mais ils en ont au moins une. En revanche, leur capacité offensive aérienne est considérable. De son côté, l'Iran affirme disposer d'un certain nombre d'armes offensives qu'il n'a pas encore révélées. Donc, apparemment, ils ont encore des moyens. Et nous ne savons même pas comment nous défendre contre ça. Nous n'avions déjà pas réussi à nous défendre contre leurs autres capacités. Ce n'est donc pas une bonne nouvelle pour notre camp. En réalité, il n'y a aucun moyen d'en finir, à moins d'adopter le plan consistant à s'en aller. On ferait simplement comme si on avait gagné, et on dirait : oui, on les a frappés.

Il leur faudra deux décennies pour s'en remettre. Nous partons. C'est la seule issue plausible, à l'heure actuelle. Et cela pourrait se faire en une journée. Cela pourrait se faire immédiatement. Le président Trump prend la décision. S'il ne prend pas cette décision, alors, par définition, c'est un borbier. On pourrait appeler ça une guerre sans fin. C'est une guerre perpétuelle. C'est sans doute une meilleure façon de le dire. Rien n'est inévitable ni éternel. Même le Vietnam et l'Afghanistan ont fini par prendre fin. Mais c'est une guerre perpétuelle, parce qu'il n'y a pas d'issue. Il n'y a aucun chemin pour y parvenir. Il n'y a pas de stratégie. Il y a juste : qu'est-ce qu'on va faire aujourd'hui ? Et donc, c'est une guerre perpétuelle. Voilà où nous en sommes. Et nous allons y rester jusqu'à ce que quelqu'un fasse enfin ce qu'il ne veut pas faire : partir.

#Danny

Et dans les quelques minutes qu'il nous reste, disons cinq ou dix minutes, je voulais vous interroger sur ces informations. Ces guerres sont de plus en plus interconnectées. Si tant est qu'elles ne l'aient pas toujours été étroitement. Il y a des informations dans Axios, un média que nous sommes malheureusement obligés de suivre depuis longtemps dans cette guerre. Mais, apparemment, Donald Trump, en réaction à la hausse massive du prix du diesel aux États-Unis et dans le monde, demanderait maintenant à Volodymyr Zelensky, en Ukraine, de cesser d'attaquer les raffineries de pétrole russes, avant de le rencontrer demain à l'Assemblée générale des Nations unies. Le mot « diesel » aurait été évoqué à de nombreuses reprises durant l'appel, selon des sources au fait de la conversation. Qu'en pensez-vous ? Parce qu'évidemment, la guerre américaine contre l'Iran a provoqué une crise majeure. Et maintenant, bien sûr, avec l'Arabie saoudite sous le feu de cette offensive yéménite, la situation n'a fait qu'empirer. Comment analysez-vous cette crise, son lien avec l'aspect militaire de tout cela, et selon vous, vers quoi cela se dirige-t-il ?

#Daniel Davis

Écoutez, je n'accorde aucun crédit à cette conversation en cours. Parce que le président Trump a engagé toute sa crédibilité il y a, quoi, un peu plus d'une semaine, avec ce message sur Truth Social où il disait avoir conclu un accord avec Zelensky et Poutine. Ils auraient tous les deux accepté de ne pas frapper les infrastructures énergétiques de l'autre, d'accord ? C'est ce qu'il a dit, au passé. Il a dit : c'est fait. Ils sont tous les deux d'accord. Quelques heures plus tard, Zelensky a déclaré : « Nous examinerons votre proposition à condition que la Russie fasse ceci, cela et cela. » Enfin, toute une longue liste de choses que tout le monde sait que la Russie ne fera pas. Puis, trois heures après, Zelensky a frappé une raffinerie à Moscou. Il en a frappé une autre pendant la nuit. Donc, manifestement, il écoute tout ça. Peu importe ce qu'a dit le président Trump, peu importe ce que rapporte Axios. Absolument. Cette nuit même, il y a seulement quelques heures, l'Ukraine a de nouveau frappé des raffineries.

Et cette fois-ci, je n'ai pas vu de quel type de raffinerie il s'agissait. Mais la précédente produisait précisément du carburant pour avions et du diesel. Donc, manifestement, Zelensky n'écoute rien de ce que dit le président Trump. Il fait ce qu'il veut. Et j'étais... je n'aurais pas dû être choqué, mais je l'ai été. Disons plutôt que j'ai été surpris que le président Trump, après avoir dit qu'il avait obtenu l'accord de l'Ukraine pour ne pas le faire, et de la Russie aussi, voie l'Ukraine frapper la première. Zelensky a affirmé qu'il répondait ainsi parce que la Russie n'avait pas respecté sa part de l'accord. Alors lui non plus. Ce n'est pas vrai. C'est catégoriquement un mensonge, parce que j'ai fait une émission et j'ai relevé tous les horodatages : le moment où le président Trump a publié son message sur Truth Social, celui où Zelensky a fait son commentaire, et celui où Zelensky a attaqué.

Et puis, quand la Russie a répondu à son attaque, c'était plusieurs... enfin, vers cinq heures du matin le lendemain, ou quelque chose comme ça. Donc, c'était de nombreuses heures après. Ils ont répondu du côté ukrainien. Donc, ça fait beaucoup. Zelensky fait littéralement tout ce qu'il veut. Et le président Trump est apparemment incapable d'y faire quoi que ce soit. Il peut faire de grandes déclarations. Il peut publier des messages très fermes sur Truth Social. Mais, de toute évidence, cela n'a aucun effet sur le terrain, en tout cas de notre côté. Et Zelensky va continuer à faire tout ce qu'il veut. Et bien sûr, l'Europe l'adore. Il continue d'avoir toutes ces réunions très flatteuses, maintenant avec les huit des Carpates, en plus de nombreux autres dirigeants européens et des trois grands — le Royaume-Uni, l'Allemagne et la France — qui sont à ses côtés depuis longtemps. Ils continueront à l'aider autant qu'ils le peuvent, mais leurs moyens sont limités.

Et donc, Zelensky... en gros, un autre rapport affirme qu'il menace Trump. Il dit : « J'arrêterai de frapper ces installations diesel en Russie, à condition d'obtenir trois cents missiles antiaériens, les intercepteurs de défense aérienne PAC trois. » Et, évidemment, je me dis : vous êtes tous stupides ou quoi ? Parce que trois cents intercepteurs de défense aérienne, ça ne signifie rien quand la Russie peut tous les submerger avec toutes sortes de missiles balistiques — qu'ils ne pourront de toute façon pas arrêter — en plus d'autres types de missiles. Vous voyez, une partie du problème avec la Russie, c'est que lorsqu'elle dispose de missiles capables de franchir les défenses antiaériennes, elle

envoie aussi tout un tas de leurres : en gros, de simples moteurs-fusées avec des ogives. Parce que, quand vous êtes un intercepteur PAC trois, vous ne pouvez pas faire la différence.

Donc, vous allez en envoyer deux sur chacune de ces fausses cibles et les faire exploser. Ensuite arrivent les vrais missiles, que vous ne pouvez de toute façon pas arrêter, parce qu'ils vont beaucoup plus vite à ce moment-là. Et ils vont atteindre leur cible, quoi qu'il arrive. Donc, même si vous obtenez ce que vous réclamez, ça ne changera rien. Mais nous n'en avons pas beaucoup à donner, alors personne ne va en fournir. Et je doute que Zelensky fasse quoi que ce soit de ce que Trump lui dira. Je pense que, probablement, il ne se passera rien, parce que mardi, mercredi et jeudi, il y a les discours des trois grands dirigeants lors de l'Assemblée générale des Nations unies. Mais après ça, je pense que toutes sortes de choses peuvent reprendre, aussi bien au Moyen-Orient qu'en Russie.

#Danny

Et enfin, dans les dernières minutes, que pensez-vous de l'état du conflit en Ukraine, sachant que l'administration Trump semble avoir du mal, non seulement à le gérer, mais même à s'y intéresser de manière vraiment significative ? On a l'impression que la situation leur a un peu échappé et qu'ils s'accommodent en quelque sorte de la façon dont les choses évoluent, même si cela ne donne pas très bonne impression. Qu'en pensez-vous ?

#Daniel Davis

Oui, je pense que c'est un peu du genre : oui, on verra ça plus tard. Mais du côté de l'administration, c'est aussi Dr Jekyll et Mister Hyde, c'est complètement fou. Parce que, le quatre juin, Rubio dit : « Nous avons choisi un camp. C'est celui de l'Ukraine. Nous imposons des sanctions à la Russie. Nous aidons l'Ukraine. Nous avons choisi un camp. Nous ne sommes pas neutres. » Un mois et demi plus tard, nous sommes neutres. Nous voulons simplement que les deux camps se rapprochent. Le président Trump veut simplement que la guerre prenne fin. Puis il impose ces sanctions à la Russie. Ensuite, il envoie Witkoff et Kushner parler à Poutine. Et puis nous avons encore davantage de sanctions. Quel est l'objectif, ici ? Qu'est-ce qu'on essaie seulement de faire ? Ça dépend du jour où l'on est. Ou peut-être qu'on ne fait rien. Ou alors, on adresse à Zelensky des menaces très fermes, qu'il ignore quelques heures plus tard, en pleine figure, avant d'adresser encore plus de demandes à Trump.

Trump ne fait rien à ce sujet. Alors, je ne sais pas si c'est une incompétence grotesque, si Trump ne sait tout simplement pas ce qu'il fait et n'arrive à rien comprendre, ou si c'est intentionnel. Du genre : non, je dis juste tout ça publiquement. Pendant ce temps, on veut simplement que la guerre continue. Tant qu'elle continue, d'une manière ou d'une autre, c'est bon pour certaines personnes de son élite. Je ne sais pas. Tout ça est possible. Je n'ai pas ce genre d'informations internes, donc je ne peux pas vraiment me prononcer. Mais ce que je peux vous dire avec certitude, c'est que ce que

nous faisons n'aidera jamais l'Ukraine. L'Ukraine ne peut pas gagner cette guerre. Elle ne peut pas empêcher la Russie de la gagner. À terme, l'Ukraine perdra la guerre. Vous pouvez faire durer ça bien plus longtemps, pendant encore un certain temps, et faire tuer beaucoup plus d'Ukrainiens.

Vous pouvez avoir davantage de villes réduites en ruines, et davantage de territoires perdus. C'est vers cela qu'ils se dirigent. Que ce soit rapide ou non, d'ici cet hiver, la situation pourrait devenir tout simplement catastrophique. Cela pourrait être décisif pour le camp russe. Ils pourraient finir par épuiser l'armée ukrainienne. Ou peut-être pas. Peut-être que les Ukrainiens continueront. Ils continueront à opposer cette défense incroyable et à rendre les choses vraiment lentes et coûteuses pour la Russie. Mais, historiquement, dans les guerres d'usure — et je parle sur des siècles — quelle que soit la technologie, le camp qui dispose du plus grand nombre d'hommes, de la plus grande capacité industrielle et du plus de munitions finit par gagner la guerre, lorsque les deux camps ont la même volonté de se battre et de l'emporter. Et c'est le cas. L'Ukraine a une volonté de combattre très forte, mais la Russie aussi.

On aime penser que ce n'est pas le cas, mais, pour eux, c'est une menace existentielle à leur frontière, face à l'ensemble du monde occidental uni à travers le système de guerre par procuration, [inaudible], de l'Ukraine. C'est ainsi qu'ils le voient. Peu importe comment vous, vous le voyez. Peu importe comment qui que ce soit en Europe occidentale le voit. C'est ainsi qu'eux le voient, et c'est ce qui motive leurs actions. Donc, étant donné cette même volonté de gagner, et les capacités logistiques inégales du côté russe, ils finiront par l'emporter. Rapidement, à moyen terme ou à long terme, je ne peux pas le dire. C'est impossible à savoir, parce que personne ne sait où se situe le point de rupture. Mais il arrivera un moment où l'on y jettera une masse suffisante, et là... enfin, les maths finiront par s'imposer.

#Danny

Ancien lieutenant-colonel, vétéran de combat expérimenté et actuel animateur de « Daniel Davis Deep Dive », Daniel Davis, merci beaucoup de m'avoir rejoint aujourd'hui. Je vous remercie de m'avoir accordé votre temps, et j'ai hâte que nous ayons notre prochaine conversation. Encore merci beaucoup. Merci beaucoup à vous. Je vous remercie. À la prochaine. À la prochaine. Au revoir. Très bien, tout le monde, l'émission continue. Je vais rester encore un moment pour vous donner mon point de vue, non seulement sur ce que nous venons d'entendre, mais aussi sur ce qui se passe. Et je serai peut-être de nouveau en direct un peu plus tard aujourd'hui, donc vous aurez peut-être une analyse supplémentaire. Voilà ce que je retiens de cette conversation, et de beaucoup de conversations récentes, en fait.

Et je pense que Daniel Davis a vraiment mis le doigt sur le problème. Il a décrit, dans les grandes lignes, une situation où les États-Unis, aujourd'hui, s'appuient essentiellement sur la force brute. Ils en dépendent totalement pour imposer leur hégémonie unilatérale, tenter de maintenir cette hégémonie mondiale partout, et faire valoir leurs objectifs face à un pays comme l'Iran. Et ce, en grande partie sans ce qu'on pourrait appeler un objectif stratégique, ou même une stratégie, parce

que les États-Unis n'ont plus que la force brute à leur disposition. Et qu'est-ce que j'entends par là ? Eh bien, je me suis penché, par exemple — et je pense que c'est aussi pour ça que je vais écrire là-dessus — sur le fait que la C.I.A. et le Pentagone sont tous deux en très grande difficulté. Vous savez, je lisais « Opérations psychologiques et guérilla ». C'était un document élaboré dans les années mille neuf cent quatre-vingt.

Je crois que c'était en mille neuf cent quatre-vingt-trois, peut-être publié en mille neuf cent quatre-vingt-quatre. Mais ce document était un pilier essentiel de la politique étrangère américaine à l'époque. C'était un manuel destiné aux Contras au Nicaragua, et ils ont fini par combattre dans beaucoup d'autres endroits. Mais pour ces insurgés armés que les États-Unis soutenaient, armaient et finançaient, c'était essentiellement un manuel expliquant comment atteindre des objectifs politiques de manière étendue, sans recourir à des opérations militaires. Autrement dit, les États-Unis, la CIA, tentaient d'orienter ces forces. Ils cherchaient à les guider pour qu'elles puissent prendre le contrôle du Nicaragua et vaincre ce qu'ils considéraient comme l'infâme régime sandiniste. Il s'agissait, en réalité, d'un gouvernement indépendant arrivé au pouvoir après avoir vaincu la dictature soutenue par Somoza dans ce pays.

Et tout cela visait à répondre à cette question : comment faire des Contras une force politique viable ? Et ce document leur donnait toutes sortes de conseils, vraiment toutes sortes de conseils. Je vais simplement lire quelques extraits. Par exemple : fabriquer des martyrs par une violence mise en scène, n'est-ce pas ? Le texte dit donc : en utilisant les tactiques de force de deux cents à trois cents agitateurs, on peut créer une manifestation à laquelle dix mille à vingt mille personnes pourraient participer. Les manifestants, euh... mener les manifestants à des affrontements avec les autorités, afin de provoquer des tirs lors d'émeutes. Ce qui finirait par entraîner la mort de davantage de personnes, et elles seraient alors considérées comme des martyrs. Et il y a aussi d'autres conseils ici, qui parlent d'infiltration parmi la population.

Ils se sont vraiment intéressés à la CIA. Ils cherchaient à tirer des enseignements des insurrections contre des dictatures soutenues par les États-Unis, comme ce qui s'est passé au Nicaragua, mais aussi dans des endroits comme Cuba, en Asie, en Afrique, en Amérique latine, dans le tiers-monde, comme ils l'appellent. Ils observaient ces mouvements de libération nationale et se demandaient : qu'est-ce qu'on peut apprendre d'eux ? L'un des points les plus importants de ce document, c'était que ces forces contras devaient déposer les armes et travailler avec la population, établir des relations avec elle et se construire une forme de légitimité. Ainsi, elles ne seraient pas seulement perçues comme des acteurs violents, et les gens pourraient commencer à être convaincus par leur cause. C'est ce qui manque aux États-Unis aujourd'hui, presque partout.

Ils manquent de ce type de forces, parce qu'ils reposent entièrement sur l'armée américaine. La structure de pouvoir hégémonique des États-Unis, Washington et les élites qui la contrôlent, dépendent aujourd'hui de la puissance militaire pour imposer leurs objectifs à l'échelle mondiale. Il suffit de regarder l'Iran. Ils n'ont rien de ce genre en Iran. L'Iran vient de mobiliser quatre cent mille militaires, soit pratiquement toute son armée, pour se préparer à des opérations terrestres. Et les

Iraniens estiment probablement que les États-Unis vont tenter d'utiliser une forme quelconque de force par procuration.

Mais cela ne s'est pas concrétisé, parce que l'Iran a frappé Erbil, par exemple, en Irak, encore et encore depuis le début de la guerre, et ce jusqu'à il y a quelques jours, afin d'affaiblir les forces supplétives des États-Unis. Ces forces supplétives ont aussi subi une défaite majeure avant le vingt-huit février, si vous vous en souvenez. De l'automne deux mille vingt-cinq jusqu'au début de l'année deux mille vingt-six, des massacres ont été commis par des groupes supplétifs soutenus par les États-Unis et Israël. Et l'Iran a fini par les faire tomber. C'est ce que les États-Unis n'ont plus aujourd'hui. Ils n'ont pas de force comparable aux Contras qu'ils pourraient utiliser contre l'Iran, une force suffisamment importante pour modifier le rapport de forces.

Ils n'ont pas de relais sur place, ce soi-disant soft power capable de convaincre les Iraniens qu'ils doivent tourner leur colère contre le gouvernement iranien. C'est exactement l'inverse. C'est la même chose pour Ansar Allah. Regardez ce qui vient d'arriver aux milices par procuration soutenues par l'Arabie saoudite, qui sont en réalité soutenues par les États-Unis contre Ansar Allah. Elles sont finies. C'est terminé. Regardez ce qui arrive aux forces par procuration qui ont pris le pouvoir en Syrie : Al-Qaïda. Elles sont désormais en grande difficulté. Il y a des manifestations massives dans tout le pays. Leur légitimité s'est pratiquement effondrée, si tant est qu'elles en aient réellement eu une. À mon avis, une grande partie de la chute syrienne a été un effondrement interne du gouvernement qui, oui, comportait aussi une dimension populaire.

Mais il est difficile de savoir si les gens soutenaient réellement Al-Qaïda, ou s'ils avaient perdu leur soutien à leur armée et à leurs dirigeants. Car les dirigeants et l'armée avaient beaucoup de problèmes internes, dus aux sanctions, mais aussi, probablement, à certaines manœuvres internes. Il y avait des infiltrations de la part, vous savez, de toutes ces forces. En gros, tout l'appareil impérial américain, avec ses services et ses branches du renseignement. De l'Arabie saoudite à Israël, vous savez, tous attaquaient la Syrie depuis des années, depuis deux mille onze. Donc, malgré tout, partout, que ce soit en Chine ou en Russie, oubliez ça. La Russie vient d'avoir des élections législatives, et le parti politique de Vladimir Poutine, Russie unie, les a largement remportées. Ils ont maintenant plus de cinquante-six pour cent du Parlement. Pour toute forme d'opposition, c'est terminé.

À la CIA, au renseignement américain, ils n'ont pas de force à l'intérieur de la Russie capable de faire tomber le gouvernement. Ils pensaient que l'Ukraine pourrait y parvenir en créant une sorte de guerre civile aux caractéristiques nationales, ou disons d'État-nation, n'est-ce pas ? Parce que la Russie considère, à bien des égards, le conflit en Ukraine comme une guerre contre des frères. Et bien sûr, l'Ukraine faisait partie de l'Union soviétique. Il y a beaucoup de russophones, et ainsi de suite. Ils ont donc créé une guerre civile, entre guillemets, à l'intérieur de l'Ukraine, un génocide contre les russophones. Ils pensaient que cette dynamique, combinée aux conséquences

économiques des sanctions, conduirait à la chute de la Russie. Eh bien, regardez. Le parti Russie unie de Vladimir Poutine est aujourd'hui plus fort en deux mille vingt-six. Cela le démontre clairement. Et la Chine, n'en parlons même pas. Il n'y a aucune force en Chine.

Non, j'y suis allé une demi-douzaine de fois. Je connais des gens là-bas. En Chine, il n'y a pas de pensée unique imposée par la force. Ce n'est pas comme s'il n'existait aucune forme de pensée d'opposition. Il y a beaucoup de gens aux idées libérales, des gens qui aiment l'Amérique. Il y en a, oui. Mais leur influence a aussi diminué, dans les universités et dans d'autres domaines, simplement sur le plan individuel. Parce que, qu'est-ce que beaucoup de Chinois disent, ou du moins certains Chinois ? Ils disent : « Trump rend à la Chine sa grandeur. » En réalité, au cours de ses deux mandats, Trump a rassemblé les Chinois pour défendre la souveraineté de leur pays, tant l'hostilité envers la Chine a été directe.

Donc, il y a eu beaucoup d'effets boomerang. Mais je pense que ce sur quoi je voulais conclure, et ce que je voulais vous transmettre, c'est qu'on parle rarement, aujourd'hui, de ce qui a été un pilier de la structure de pouvoir des États-Unis : leur capacité à exercer leur domination à travers le monde. Comme Brian Berletic le dit souvent, une grande partie de cela repose sur la capacité de capturer — de capter politiquement — les gouvernements d'autres pays, de les contrôler indirectement, et d'exercer leur influence sans avoir à investir autant. Eh bien, aujourd'hui, nous en sommes à un point où cette capacité a fortement diminué. Elle n'a pas complètement disparu, évidemment. La CIA opère toujours dans de nombreux endroits. Et beaucoup de gouvernements dans le monde font, en substance, ce que leur demandent les États-Unis.

Il suffit de voir ce qui est arrivé à la région du Golfe, aux pays du Conseil de coopération du Golfe. Regardez ce qui se passe en Arabie saoudite. Si ce n'est pas la preuve que les États-Unis ont encore la capacité d'exercer leur pouvoir sur des États vassaux, alors je ne sais pas ce que c'est. Mais je pense que le plus important, ici, c'est que les États-Unis font face à un monde multipolaire en plein essor. À une transition vers un ordre mondial dirigé par la Chine, la Russie et, de plus en plus, l'Iran. Un ordre qui va vers un système international plus démocratique, moins dépendant du dollar américain, davantage fondé sur l'intégration plutôt que sur un jeu à somme nulle, sur l'hégémonie, et ainsi de suite. Voilà ce qui se trouve devant l'empire américain. Et il n'a pas les moyens de l'arrêter.

Ils peuvent faire pression sur l'Arabie saoudite pour qu'elle quitte, par exemple, le système mBridge, ce système de paiement alternatif piloté par la Chine. Ils peuvent bousculer l'Inde et lui dire : « Bon, vous devez vous aligner sur nous concernant Israël, l'Asie occidentale, et ainsi de suite. » Mais ils ne peuvent pas arrêter le processus général : même les pays qui suivent les directives des États-Unis doivent diversifier leurs portefeuilles économiques, diplomatiques et autres, en s'éloignant de l'hégémonie américaine. Et les États-Unis ne peuvent pas l'empêcher, parce qu'ils n'ont pas les moyens de soft power nécessaires pour affaiblir la Russie, la Chine et l'Iran d'une manière qui change réellement la situation sur le terrain. Donc, en ce moment, c'est vraiment une crise de confiance massive pour l'empire américain.

C'est en grande partie parce que l'influence des États-Unis dans le monde diminue. Les gens ne regardent plus les États-Unis comme avant, en se disant : « Peut-être que je devrais me ranger de leur côté. » Il est plus difficile, pour les services de renseignement américains et les différentes forces chargées d'opérations clandestines, quel que soit le ministère dont elles dépendent, de nouer des relations avec les populations si ces populations vous détestent. Et c'est un problème qui devient de plus en plus important pour les États-Unis. Ce n'est pas un problème pour nous, qui voulons la paix, qui voulons la fin de ces guerres. Mais nous devons examiner pourquoi ce problème existe, comment il existe, comment on en est arrivé là. Pourquoi, dans les années quatre-vingt, la CIA pouvait-elle rédiger tout un manuel de terrain et investir des ressources considérables dans ce genre d'activité militaire directe ?

Et maintenant, il se concentre beaucoup plus sur la manière d'utiliser ce qui reste de son arsenal militaire pour, au fond, bombarder des pays jusqu'à les soumettre, ou trouver les moyens d'en arriver là. J'en ai parlé dans cette émission. En mars dernier, un scénario qui venait tout juste de fuiter indiquait que les États-Unis étaient à deux doigts d'une guerre ouverte avec la Chine, à cause d'une erreur d'un chatbot d'intelligence artificielle. Et cela aurait inévitablement dégénéré en conflit nucléaire. Si les États-Unis interceptaient un navire, le frappaient et tuaient des Chinois, des marins à bord, que devrait faire la Chine ? Elle devrait se défendre. Elle ne pourrait pas dire : « Bon, on peut simplement en discuter maintenant », surtout compte tenu de ce qu'une telle frappe aurait, en substance, déclaré à la Chine : la guerre.

Nous étions donc très proches. Et pourquoi étions-nous très proches ? Parce que les États-Unis veulent contenir la Chine, veulent encercler la Chine. Ils veulent renverser la Chine par la force militaire, la renverser politiquement. Mais ils n'ont pas la puissance militaire pour le faire. Et ils n'ont certainement aucun pouvoir de coercition pour y parvenir. Ce pouvoir de coercition a, pour l'essentiel... il a essentiellement disparu, vous voyez, quand il s'agit de leur capacité à agir ainsi contre les pays, contre les cibles qu'ils ont dans leur ligne de mire. Encore une fois, comme je l'ai dit, cela ne veut pas dire qu'il a entièrement disparu là où il existe déjà, dans les pays où ils ont une implantation, comme l'Arabie saoudite. Mais leur capacité à étendre cela à des régions du monde qui figurent tout en haut de leur liste de cibles ? Non, ils ne l'ont pas. Ils ne l'ont pas au même degré.

Il peine déjà avec des cas bien plus petits, comme Cuba. Et tout l'objectif, c'est que Cuba aurait dû tomber depuis longtemps s'il y avait eu une présence intérieure beaucoup plus forte, capable de pousser le peuple cubain à dire, en gros : « Bon, nous nous soumettons parce que nous sommes prêts à nous rapprocher de forces soutenues par les États-Unis, qui apporteront au moins de la stabilité », n'est-ce pas ? Comme en Syrie. Il en va de même pour le Nicaragua, encore aujourd'hui. Ce manuel de terrain a été rédigé dans les années mille neuf cent quatre-vingt. Ils ont réussi à renverser le gouvernement sandiniste lors d'un processus électoral au début des années mille neuf cent quatre-vingt-dix, en mille neuf cent quatre-vingt-dix, je crois. Mais ils ont de nouveau échoué en deux mille six. Et maintenant, nous avons à nouveau un gouvernement sandiniste. Ils ont aussi tenté un coup d'État. Vous voyez ce que je veux dire ? Ils ont tenté un coup d'État en deux mille dix-

huit. C'était très violent. Regardez où nous en sommes aujourd'hui. On n'en entend pas beaucoup parler, parce qu'ils n'ont plus l'influence qu'ils avaient autrefois.

C'est donc la conclusion que je voulais vous apporter. Il est possible que je vous retrouve très bientôt. Allez voir la description de la vidéo. Vous pouvez consulter la chaîne YouTube de Daniel Davis, si vous n'y êtes pas déjà abonnés : « Deep Dive with Daniel Davis ». Dans la description de la vidéo, vous trouverez aussi tous les moyens de soutenir cette émission : Patreon, Substack, et bien d'autres. N'hésitez pas à cliquer sur le bouton « J'aime ». C'est un moyen gratuit d'aider l'émission dans l'algorithme de YouTube, une fois que nous aurons terminé ici. À la prochaine. En tout cas, demain, le vingt-deux, je recevrai pour la première fois le colonel Anthony Aguilar, à quatorze heures, heure de l'Est. Mais restez attentifs : je pourrais publier un peu plus tard un point sur d'autres développements que je n'ai pas pu aborder aujourd'hui. Très bien. Alors, à la prochaine, tout le monde. Cliquez sur le bouton « J'aime », et je vous retrouve très bientôt.